

Remarques sur l'étymologie du français aune

Autor(en): **Remacle, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **36 (1972)**

Heft 143-144

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399519>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REMARQUES SUR L'ÉTYMOLOGIE DU FRANÇAIS *AUNE*

Personne n'avait probablement jamais mis en doute l'équation « lat. *alnus* = fr. *aune* » avant l'article célèbre de J. Jud, en 1908, dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen* 121, 76 sv. Depuis lors, les esprits sont partagés : *alnus* a gardé la faveur de certains étymologistes ; le francique **alira* a été adopté par W. von Wartburg ¹. Si je me permets d'aborder cette question étymologique, ce n'est pas pour la traiter à fond, mais simplement pour formuler à son sujet quelques modestes remarques ².

Jud avait fait converger sur le problème de *aune* des lumières venues de foyers divers : étude de la « chose » (espèces d'aunes) ; répartition spatiale des dénominations (d'après l'*ALF*) ; données toponymiques ; éléments tirés de l'histoire ; comparaison avec d'autres noms d'arbres... Mais le facteur déterminant était d'ordre géographique : Jud observait et mettait en lumière une opposition frappante entre le nord de la Gaule romane (jusqu'à une ligne Loire-Vosges) où «aune» a succédé au type celtique «verne», et le Midi qui a conservé «verne» et où «aune» fait complètement défaut, non seulement dans les dialectes modernes explorés par l'*ALF*, mais même dans la toponymie.

Comment, dans de telles conditions, imaginer que «aune» puisse venir du latin ? C'est pourquoi Jud allait chercher en francique un **alira*, qui, après un croisement avec lat. *fraxinus*, **cassinus*..., avait pu donner **alinus* et *aune*.

Minutieusement construite, éblouissante de virtuosité, la démonstration de Jud n'a pourtant pas convaincu tout le monde. Meyer-Lübke, *REW*, 3^e édit., 1935, n^o 376, trouvait **alira* inutile (*unnötig*) et considérait qu'il n'était pas formellement irréprochable (*formell nicht unbedenklich*). Gamill-

1. Wartburg avait assisté, à l'université de Zurich, à la leçon inaugurale de Jud, qui portait sur *aune*, et il avait été convaincu : cf. *Rev. de ling. rom.* 35 (1971), 305.

2. Pour la bibliographie, cf. *FEW* 15/1, 15 b.

scheg, *Z. für roman. Philol.* 43 (1923), 523 (c. r. du *FEW*), déclarait que l'explication de *aune* par **alira* était l'étymologie la plus malheureuse (*die unglücklichste*) que Jud eût jamais donnée. Dauzat s'en est toujours tenu à *alnus* (on verra plus loin que ses continuateurs, J. Dubois et H. Mitterand, ont adopté *alnus*, puis **alira*)...

Le choix proposé par Jud était en somme le suivant :

— d'une part, un latin *alnus*, étymon parfait au point de vue phonétique et au point de vue sémantique ;

— d'autre part, un francique **alira*, mot d'emprunt reconstitué, étymon satisfaisant pour le sens, mais qui ne pouvait aboutir à *aune* qu'au prix d'une contamination, possible sans doute, mais hypothétique.

Pour préférer le second étymon au premier, il faut, avouons-le, y être poussé par une raison vraiment contraignante. Cette raison, nous la connaissons : c'est le critère géographique, c'est-à-dire l'isolement du type « aune » dans le nord de la Gaule. Mais que vaut ce critère ? On peut aujourd'hui, semble-t-il, le considérer comme sans valeur.

Dans son compte rendu de la *Zeitschrift*, Gamillscheg rappelait que Wartburg lui-même, *FEW* 1, 80 b, notait (sans ajouter aucun commentaire), que l'aire *alveus* 'auge', dans le nord de la France, était « complètement isolée » : « Pourquoi faut-il donc, poursuivait Gamillscheg, que *aune* soit venu du nord ? N'a-t-il pu être apporté par les colons italiques et se répandre sur l'aire de l'ancien *verna* ? Quelle raison avons-nous d'admettre que la romanisation du nord de la France s'est opérée par vagues (*wellenförmig*) à partir du sud ? »

On connaît des cas semblables à celui d'*alveus*. En voici deux qui concernent la Wallonie : le verbe *sèmî*, *sin.mî*, *chumî*... 'aiguiser' se localise dans l'extrême nord-est de la Gaule, il est inconnu du reste de la Romania, et on n'hésite pas à le faire dériver du lat. *samiare* 'polir, aiguiser' (cf. A. Henry, *Dialectes belgo-romans* 14, 1957, 68-116 ; *FEW* 11, 138) ; le substantif wallon *clon* 'os saillant du bassin des bovidés' n'occupe plus aujourd'hui que quelques villages des Hautes-Fagnes, à la lisière du domaine germanique, et on le rattache sans aucune arrière-pensée au lat. *clūnis* (cf. *FEW* 2, 801). Le second exemple représente un cas extrême, celui d'un terme latin confiné dans une toute petite zone marginale ; il est d'autant plus remarquable de constater que personne ne songe, dans de telles conditions, à suspecter l'étymologie latine.

Gamillscheg parlait du mode de romanisation. A. Henry, qui a rencontré le problème en étudiant *samiare*, montre que ce mot appartenait au *sermo*

militaris et il considère que son implantation dans le nord-est de la Gaule est en rapport avec l'existence des grandes chaussées romaines d'intérêt stratégique qui traversaient le pays de Cologne à la Mer du Nord. On peut imaginer que les soldats romains, qui ont apporté avec eux le verbe *samiare*, étaient montés d'Italie sans passer par la Provence. Du reste, dans l'histoire du *FEW* 1, 67 b **alira*, où il démontrait, après Jud, que «aune» ne pouvait venir du sud, Wartburg insérait cette curieuse restriction : « On pourrait tout au plus penser que *alnus* est passé du rhétique dans la France du nord, comme tant d'autres mots latins »...

Le critère géographique n'imposait nullement, à mon sens, de renoncer à *alnus*. Des étymologistes éminents ne se sont pas laissé impressionner par l'argument : il me semble qu'ils ont eu raison.

On peut se demander, d'ailleurs, si, dans le Midi, le type «aune» manque aussi complètement qu'on l'a dit. Le *FEW* 1, 67, n. 2, cite un toponyme *auneri* du Dauphiné septentrional, où Devaux voyait une «aun-ière», un bois d'aunes, et un autre toponyme *Onay*, du département de la Drôme, que Skok identifiait avec **aln-ētum*. Wartburg rejette les deux explications à cause de « l'absence irréfutable de *aune* dans le sud de la France ». M. Pfister, qui a rédigé l'article **alisa* du *FEW* 15/1, revient sur ce point, p. 16 a, n. 8, et il songe à voir *alnus* dans les deux toponymes en question, comme aussi dans les formes de l'ancien franco-provençal *ausnei* et *aunnei* que recèlent des manuscrits de Girart de Roussillon. Il convient d'ajouter que le dialectologue wallon Jules Feller, qui persistait « à considérer *aune* comme le représentant du latin *alnus* », appuyait notamment son opinion, dans le *Bull. Top. et Dial.* 7 (1933), 50-51, sur l'argument suivant : « ... *alnus* ne semble pas si inconnu dans le Midi roman qu'il faille conclure pour ce mot à un manque de continuité complet entre le Midi et le Nord ». Et, après avoir cité des formes de l'Italie septentrionale, il ajoutait : « En France, Raynouard inscrit comme ancien-provençal *aunnei* ; Devaux comme ancien-dauphinois *auneri* [cf. *supra*] ; Lévy donne *arn*, qui est *aln* contaminé par *verno*. Du Cange avait aussi noté dans un document arlésien une forme *arnus*, croisement de *alnus* et de *vernos*. Rolland (XI, 35) inscrit *aoun* à Cheylade (Cantal), *ol* à Gourdon (Lot), *oln* à Montbéliard (Doubs). De nouvelles enquêtes feraient certainement découvrir d'autres témoins. »

Sans doute conviendrait-il d'approfondir les recherches, particulièrement du côté de la toponymie méridionale. Mais je laisserai cette tâche à de plus

compétents. Malgré leur pauvreté, les données rassemblées par J. Feller, dont la plupart semblent dignes de confiance, étaient déjà de nature à diminuer la portée du critère géographique de Jud. Si on en avait tenu compte, **alira* n'aurait peut-être pas connu sa longue et brillante carrière. Adopté par Wartburg, l'étymon francique est entré dans le *FEW* et il a profité de l'autorité du grand savant et du prestige de l'œuvre. Il a pénétré aussi, dès 1932, dans le Bloch-Wartburg, ici plus timidement, à vrai dire : « Étymologie douteuse », dit-on ; on invoque ensuite le critère géographique qui conduit au fq. **alira*, et l'on observe pour terminer : « toutefois l'adaptation de **alira* en **alinus* d'après *fraxinus* ' frêne ' qu'on est amené à supposer est difficile à admettre ». A la suite des remaniements opérés par Wartburg après la disparition de Bloch, la notice affiche, dès la 2^e édition (1950), une certitude à peu près sans réserve : « ... *aune* ne peut guère venir ... du lat. *alnus* ... *Aune* représente le francique **alira* » ; de même dans la 3^e et la 4^e édition (1960 et 1964), et encore dans la 5^e (1968 ; voir ci-après). Le type germanique a obtenu aussi la préférence de Jacqueline Picoche, *Nouveau dict. étym. du français*, 1971, p. 39, qui s'exprime comme suit : « [AUNE ou AULNE] peut provenir soit du latin *alnus*, hypothèse la plus facile au point de vue phonétique, soit du francique **alira* (→ *Erle*), altéré en **alinus*, peut-être d'après *fraxinus* ' frêne ', hypothèse la plus vraisemblable pour des raisons géographiques et chronologiques. » Quant à J. Dubois et H. Mitterand, continuateurs de Dauzat, ils ont opéré un virement inattendu du latin au francique : dans le *Nouveau dictionnaire étymologique et historique* de 1964, ils gardaient le lat. *alnus* de Dauzat ; dans la 2^e édition revue et corrigée de 1971, ils optent pour **alira* (avec -r-) ; comme l'ouvrage est devenu le « Larousse étymologique », avec une présentation de livre de poche, on ne peut douter que l'étymon lancé par Jud va connaître une diffusion considérable.

Bien entendu, l'explication de Jud a subi avec le temps des modifications importantes.

La forme germanique de départ a été améliorée : à la suite de l'article de Th. Frings dans *Etymologica*, 1958, p. 238-259, **alira* a été remplacé dans le *FEW* 15/1, 14-15, par **alisa*, parce que la Westphalie, la Basse Rhénanie et les Pays-Bas, d'où provenaient les Francs, connaissent seulement des formes qui remontent à **alis* ou **alisa* ; et il se présente à côté de **alisa* dans le Bloch-Wartburg, 5^e édit. (1968), où on lit : « *Aune* représente le francique **alisa* ou **alira*, cf. néerl. *els*... ».

D'autre part, Frings a admis que *alnus* avait vécu en Gaule du nord. C'est là une concession capitale. Il est vrai qu'elle n'a pas simplifié les choses. Voici ce que dit Frings, *Etymologica*, p. 257-8 :

« Les Italiques, en Gaule et sur le Rhin, ont certainement employé *alnus*. Mais *alnus* ne s'est pas installé dans le sud, où se maintint le gallo-celtique *verna*. Dans le nord, *alnus* se rencontra avec des termes franciques de consonance et d'origine analogues. La proposition francique-latine de Jud « **alinius* < **alira*, avec influence de *cassinus*, *fraxinus*, *carpinus* » pourrait garder sa valeur. **alinius* prit place à côté de *alnus*, et tous deux se fondirent en **al(i)nus aune*. **alinius* est né dans la bouche de bilingues. *alnus*, **alisa*, **alira*, **alinius* pouvaient coexister. De même que **alisa*, **alira*, *alnus* pouvait devenir **alinius*. Les Francs qui parlaient latin pouvaient transformer *alnus* en **alinius*, tout comme **alisa*, **alira*, et englober sous le suffixe *-inus* l'ensemble des arbres forestiers. **alisa*, **alira* disparut comme *verna* ; **alinius* persista. Des combinaisons possibles, il resta une forme où se trouvent finalement du latin et du francique. Sans **alira*, pas de *aune*, et *verna* aurait subsisté aussi dans le nord. »

Le chassé-croisé imaginé par Frings est pour le moins étonnant. Comment savoir s'il répond à la réalité ? Et comment croire que, parmi les quatre formes *alnus*, **alisa*, **alira*, **alinius*, qui, selon Frings, « pouvaient coexister », ce soit l'hybride **alinius*, et non le latin *alnus*, qui ait persisté en latin et en roman ?

Pour M. Pfister, qui s'inspire des travaux antérieurs et notamment de l'article de Frings, mais dont l'exposé ne me semble pas toujours parfaitement clair, le gaulois *verno-* et le gallo-romain *alnus* auraient vécu côte à côte, à l'époque gallo-romaine, dans la France du nord. Mais cet *alnus* est-il le lat. *alnus* ? M. Pfister croit, comme Jud, que le francique **alira*, sous l'influence de *fraxinus*, etc., a donné une « fränk.-lt. form **alinius* ». En outre, ce sont les Francs, dit-il, qui, dans la compétition « entre le gaulois *verno-* et le gallo-rom. *alnus* (< **alinius*) », ont fait pencher la décision en faveur de ce dernier : les Francs appelant eux-mêmes l'aune **alis* ou **alisa*, *alnus* leur a paru moins déroutant que le terme gaulois inconnu *verno-*. Il ressort de ces explications que *alnus* < **alinius* n'est pas le latin *alnus* et qu'il devrait être précédé d'un astérisque.

Toutes ces considérations me paraissent de mauvais aloi : j'ai l'impression qu'elles jettent un voile sur la simplicité des faits. En définitive, si, comme le dit Frings, « *alnus* pouvait devenir **alinius* », ne fallait-il pas nécessairement qu'il redevînt ensuite *alnus* pour produire *aune* ? On se donne

bien de la peine, on fait bien des détours, pour retrouver une forme *alnus* que le latin possédait et qui — Frings le reconnaît — devait être employée sur place.

A mon avis, du moment qu'on admet que le latin *alnus* a été employé en Gaule du nord, il ne reste plus qu'un pas à franchir : il faut créer, dans un prochain fascicule du *FEW* 24 (réfection du *FEW* 1), un article *alnus*, dont le contenu pourra être repris à l'article **alisa* du *FEW* 15/1. On pourra aussi abrégier l'article *aune* du Bloch-Wartburg, en indiquant simplement : « Latin *alnus* », comme le faisaient autrefois, par exemple, Littré, le *Dictionnaire général*, le *Larousse du XX^e siècle...*, et conformément à l'avis de Meyer-Lübke, de Gamillscheg, de Davzat, de Jules Feller.

Liège.

Louis REMACLE.